

Quant à vous dire comment tout cela a commencé, c'est une autre paire de manches. D'ailleurs, sait-on jamais quand une chose commence ou bien finit ? Quoi qu'il en soit, dans le cas de Théophraste Sentiero, il semble que tout se déclencha lors du repas du 25 décembre de cette année-là. Comme à l'accoutumée, l'on fêtait dans le même temps la Noël et, par un hasard malicieux du calendrier, l'anniversaire dudit Théo. Repu de foie gras, gavé par l'ingestion trop rapide d'un morceau de dinde à la chair mollassonne, assommé de marrons nageant dans la graisse, tombé sous la mitraille d'œufs de lump et abreuvé de champagne bon marché, Théo présidait. Il était chez lui. Ce jour était son jour. Pour l'une des seules fois de l'année, il était mis à l'honneur. Même ses enfants, d'ordinaire prompts à le houspiller par des traits plus ou moins cruels, lui consentaient une paix royale. Les cadeaux avaient été ouverts. Comme il se devait, et bien que ce fût son anniversaire, il n'avait reçu qu'un seul présent par convive, mais il ne se formalisait plus d'être floué. La concomitance des deux dates l'avait habitué depuis longtemps à cette entourloupe, cette arnaque du destin. Dès son plus jeune âge, en effet, ses parents puis ses proches avaient su le persuader que le fait d'être né le même jour que le Seigneur ne lui conférait aucun avantage particulier. Il s'y était fait. De toute façon, il avait toujours vécu avec ce sentiment désagréable que la vie le filoutait à loisir. Pour un peu, il éprouvait même un plaisir pervers à être privé de ce qui, pourtant, lui revenait de droit. Chaque 25 décembre, les participants au repas lui tendaient leur paquet tout enrubanné de la sempiternelle phrase éculée, et qui se résumait par un : « Ce cadeau, c'est pour ton Noël et ton anniversaire » – le tout, agrémenté de considérations plus ou moins heureuses auxquelles il ne répondait jamais, sinon par un sourire las. Les choses étaient ainsi. Les enfants nés le 25 décembre étaient blousés, floués, forcés de s'asseoir sur l'une des deux fêtes auxquelles tous les autres avaient droit.

Peu porté sur la rancœur, s'étant fait depuis longtemps à cette escroquerie calendaire, Théo Sentiero jeta sur la carcasse de la dinde un regard empli de compassion, mais aussi d'inquiétude. Les cuisses, les blancs et les pilons avaient disparu dans la gloutonnerie des convives, certes. Mais il restait encore dans le plat de porcelaine les ailes, le croupion, les deux suprêmes, un bout de filet mignon. Et le squelette. Face à l'énormité de la bête, les estomacs des mangeurs avaient calé. Les ceintures défaites et le trou normand n'avaient produit aucun effet : il restait de la dinde. En parfaite cuisinière qui sait qu'un sou est un sou, Cécile n'en aurait fini avec le volatile que lorsque celui-ci aurait été transformé, au choix, en terrine, en hachis, en accompagnement de pâtes ou de salade – quant aux os, ils finiraient dans une soupe de légumes que tous les membres de la famille verraient réapparaître dans leurs assiettes durant au moins trois jours. Rien ne se perdait, chez les Sentiero. Tout devait faire ventre.

D'une voix agacée, l'épouse de Théo lança à la cantonade : « Alors, c'est sûr ? Vous n'en voulez plus ? »

Comme personne ne jugea bon de lui répondre, les lèvres encore empâtées par trop de nourriture, son nez se pinça pour marquer sa déception, puis elle se leva. Sans un mot, avec le même soin qu'aurait mis un prêtre ou un mystagogue au moment de transporter un reliquaire, elle disparut en cuisine pour y serrer dans le réfrigérateur les reliefs de la dinde. La grande bataille ne débiterait que le lendemain.

Ce déjeuner de Noël-anniversaire, comme tous ceux qui l'avaient précédé jusqu'alors, dérivait ainsi tout au long de l'après-midi, sans fou-rire, sans éclats de voix, chacun se contentant de lâcher de temps à autre des considérations d'une platitude consternante. De façon indistincte, tout y passa. Les impôts trop hauts, les retraites que l'on ne toucherait jamais, les collègues de bureau, la vie chère et tout le saint-frusquin. Dans la rue parisienne de l'Estrapade, le soleil avait entamé sa descente vers le crépuscule et Théophraste Sentiero, coincé en bout de table, malaxait entre ses doigts une boulette de mie de pain, faisant de son mieux pour masquer sur son visage l'ennui qui le dévorait. C'était Noël, tout de même. Et son anniversaire. La famille était réunie. Certes, Bénédicte et Joël, depuis longtemps, avaient déserté la table des agapes. La première, âgée de quatorze ans, usait ses pouces sur le clavier de son portable, envoyait des messages à l'univers entier et se sentait, de fait, enflée d'une importance que les adultes ne comprenaient pas et ne comprendraient jamais. Joël, lui, de deux ans son cadet, se contentait de sourire, affalé sur le canapé croûte de cuir. Son visage reflétait un mélange subtil de béatitude et de bêtise. La télévision, qu'on lui avait donné le droit de regarder à la condition expresse que le son fût coupé, bavait une quelconque émission calquée sur les *reality shows* nord-américains. Il touchait au paradis. D'un regard, Théo enveloppa sa progéniture de son affection toute paternelle. Ils étaient à lui, ils étaient ses enfants. À dire vrai, ils étaient surtout ceux de Cécile. Sauf lorsqu'ils avaient besoin d'un supplément d'argent de poche ou d'une autorisation délicate à obtenir. À cet instant précis, ils redevenaient aussitôt les siens.

À table, Robert et Ginette Wendling continuaient à faire ce qu'ils savaient le mieux faire : du Robert et Ginette Wendling. Ils avaient tout vu, ils savaient tout mieux que quiconque. Du mystère de la virginité préservée de la sainte Marie à la meilleure façon de se déplacer dans Paris, les jours de grève, ils avaient un avis sur tout. Si Robert, frère de Cécile, possédait la superbe du chef de service entamant sa quatrième décennie dans l'administration française – le ton cassant, le verbe haut, l'œil volontiers méprisant et le coup de fourchette ravageur –, Ginette n'avait pu se débarrasser, malgré les années, de sa propension à critiquer chaque chose à la moindre occasion. La bouche fleurie de ronces, elle complimentait ainsi sa belle-sœur sur la qualité de chacun de ses plats mais, de façon invariable, une critique vitriolée venait clore l'amorce du dithyrambe. Entre les deux femmes, la haine était devenue, au fil du temps, une relation acceptée, voire consentie. Elles se détestaient, mais avec politesse, presque cordialement. Aucune des deux n'aurait assassiné l'autre sans lui avoir demandé la permission de le faire ni, une fois le forfait commis, s'être abîmée dans un flot lacrymal tempétueux au moment de la mise en terre.

Restait Léonide, la mère de Cécile et Robert. Elle avait vu le jour Dieu seul savait quand et personne ne se serait risqué à lui demander son âge. Léonide n'était pas de ces petites vieilles bienveillantes, toujours parfumées, aux cheveux bleutés à force d'être blancs. Elle ne serrait dans ses poches ni bonbons, ni pièces de monnaie. Lorsqu'elle s'exprimait, chose rarissime, ce n'était que par des grognements incompréhensibles, des borborygmes incohérents car formulés dans une langue qui n'appartenait qu'à elle. Théo ne l'avait jamais vue embrasser ses petits-enfants et, lui-même, après dix-sept années rythmées par les repas de famille, lui donnait encore du vous. Léonide n'embêtait personne. Elle était là où on la posait, les yeux toujours fixés droit devant elle. Semblables à des griffes de cristal, ses mains demeuraient crispées sur ses genoux lorsque sa fille lui donnait la becquée. Bien qu'on ne l'eût jamais entendue hausser le ton, on la sentait cependant capable de colères terribles, de ces coups de grisou susceptibles de vous crucifier sur

place. Trop fière pour intégrer une maison médicalisée, elle occupait depuis quelques années la plus grande chambre de l'appartement, dans laquelle personne, hormis Cécile, ne pénétrait jamais. La seule fois où Théo avait émis l'idée que leur couple gagnerait à vivre dans plus d'intimité, moyennant un placement en EHPAD de l'ancêtre, la réponse de son épouse avait été cinglante. Si toute la famille pouvait loger dans cette coquette rue du cinquième arrondissement parisien, cela n'était pas grâce au salaire du père de famille qu'il était, mais bien parce que l'appartement était loué au nom de Léonide. C'était un loyer de 1948. Dans l'immeuble, pour des raisons jamais totalement élucidées, ils étaient les seuls à jouir d'un tel logement pour un tarif aussi bas, à savoir une poignée de queues de cerises. Théo, dès lors, n'avait plus posé la moindre question. La vieille était chez elle. Ils étaient les locataires de la locataire. La cause était entendue. Il n'y avait rien à redire à cela.

Sous l'œil réprobateur de Cécile, Théo avala une nouvelle gorgée d'un Domaine des Nymphes, un rasteau qui avait eu l'excellente idée de voir le jour en 2012. Ce fut alors qu'il l'avalait et que le plateau de fromages atterrissait sur la table sous le regard chafouin de Ginette, que la chose se passa. Au début, bien entendu, il n'y prêta pas la moindre attention. Ce fut à peine s'il sentit, sous la table, ses pieds se mettre en mouvement. Lentement, tout d'abord, puis de façon de plus en plus soutenue, ils commencèrent à battre de concert une mesure imaginaire et calme. Dans un bel ensemble, ces pieds hissés sur leurs vingt-huit phalanges d'orteils se mirent à monter, à descendre, à monter encore pour redescendre aussitôt. Absorbé par sa dégustation œnologique, Théo plissa les paupières et laissa échapper un soupir satisfait. Ce Domaine des Nymphes, situé non loin de Sablet, dans une terre où les galets se tordent sous le soleil, était un nectar. Il enveloppait la langue et l'intérieur de la bouche d'une couverture qui ravissait les sens du buveur. Lorsqu'il éclatait entre les joues, dès qu'il crépitait dans la gorge, le plaisir se démultipliait. Une chaleur intense envahissait alors la poitrine, l'estomac. Cédant à la perspective de l'ivresse, Théo en cueillit en voleur une nouvelle gorgée. Puis, ignorant de façon ostensible l'injonction muette mais furibarde de Cécile, il prit le temps de mâcher ce vin avant de reposer le verre en baccarat sur la nappe. Il ne buvait jamais, hormis pour ce jour du 25 décembre. C'était un cadeau qu'il se faisait à lui-même, une petite folie sans conséquence.

Sous la table, ses pieds, n'écoutant que leur volonté propre, accélérèrent la cadence de façon insensible. Sans vraiment y réfléchir, Théo posa ses mains sur ses cuisses. Peu à peu, les trépidations se calmèrent. Tout sembla rentrer dans l'ordre. Nullement inquiet, il se laissa assommer par les doctes divagations de Robert qui dissertait avec fougue sur un quelconque navet qui passerait le soir même sur la TNT. Pendant que son beau-frère étalait ses goûts cinématographiques avec la faconde d'un charcutier, Théo porta son choix sur un morceau de morbier et une pointe de brie qui accrochait sa crème au plat de service. Lorsqu'il parvint à le décoller, la voix sèche de son beau-frère fut illico remplacée par celle, agressive et acide, de Ginette, qui raconta par le menu la meilleure façon de passer un mont-d'or au four.

En fait, ce fut au moment où l'omelette norvégienne, épaisse et rutilante de sucre, fit son apparition, plantée de quarante et une bougies, que les battements pédestres prirent réellement leur pleine mesure. Sous les *Oh!* et les *Ah!* des enfants revenus à table, Théo se rendit compte que ses pieds imitaient à la perfection le mouvement de pistons sans qu'il l'eût décidé. La chose ne lui parut pas grave. Elle se déroulait sous la table, après tout. Cela ne gênait personne. À part lui. Tiré de ses lénifiantes gorgées de vin rouge qui faisaient ressortir les parfums des fromages, il fit de son mieux pour réprimer les battements. Il concentra tous ses efforts sur ses cuisses, ses mollets, ses chevilles. Le mouvement s'estompa. Il se crut sauvé. Hélas, lorsque d'autorité Robert craqua une allumette pour flamber l'omelette, quand des flammes paresseuses et douceâtres se mirent à lécher le rondin de glace, de génoise et de meringue, à l'instant où il allait joindre ses applaudissements à ceux des convives, ses pieds se rebellèrent soudain. Échappant à la volonté de leur propriétaire, ils recommencèrent à gigoter sur place, n'obéissant qu'à leur seul désir, comme trop

heureux de pouvoir vivre enfin de leur vie propre. Ce faisant, emportés par la fougue de cette liberté toute neuve, ils firent cogner les genoux de Théo contre le plateau de la table. Une rafale courte, sèche. Tout le monde s'immobilisa, les oreilles aux aguets. Même la vieille Léonide haussa de quelques millimètres son menton barbu. Cécile, une part d'omelette encore grésillante figée sur la spatule qu'elle tenait à la main, sermonna sur-le-champ son époux : « Théophraste, qu'est-ce qu'il te prend ? Cesse de faire l'imbécile, je te prie.

– Mais je n'y suis pour rien !

– Arrête de jouer avec tes pieds. »

Alors qu'il allait à nouveau protester de sa bonne foi, Ginette réajusta une mèche indisciplinée sur son front bombé et crut nécessaire d'intervenir : « Vous avez raison, Cécile. On ne joue pas avec ses pieds. Les pieds ne doivent servir qu'à marcher, voilà tout. »

La moustache frémissante, son chef de service de mari renchérit, d'un air mesquin : « À marcher et à porter des chaussures. Mais leur rôle s'arrête là, je vous le confirme ! Sinon, où irions-nous ?

– Ça sert aussi à mettre des coups de pied au cul », s'esclaffa le petit Joël.

Aussitôt, Cécile enfourcha ses grands chevaux :

« On ne dit pas de gros mots à table, jeune homme. Et Tonton Robert et Tatïe Ginette ont raison : on ne joue pas avec ses pieds ! »

Pendant que le petit, vexé, plongeait le nez dans son assiette, Théo voulut répliquer, mais son épouse lui coupa la parole sur un ton qui ne souffrait pas le moindre commentaire : « Jouer avec ses pieds, comme les enfants ? Et un jour comme aujourd'hui, en plus ? Mon pauvre ! Il faut toujours que tu essaies de faire ton intéressant ! »

Était-ce le timbre glacial de son épouse ? Étaient-ce les regards méprisants et sarcastiques de son beau-frère et de sa belle-sœur ? L'injonction matrimoniale avait-elle effrayé ces pieds ou étaient-ils tout bonnement fatigués de jouer aux pistons ? Quoi qu'il en soit, ceux-ci se reposèrent sur le parquet de manière instantanée. L'on n'entendit plus, à partir de cet instant, que le bruit de la spatule d'acier déposant dans les assiettes à dessert les portions d'omelette – musique brève vite remplacée par celle, plus méthodique et obstinée, des mandibules des mangeurs.

Quelques nouvelles gorgées de vin, sifflées dès que sa femme tournait le dos, permirent bientôt à Théo de ranger cet incident au rayon des anecdotes insignifiantes. Le repas s'acheva donc ainsi, semblable à tous ceux qui avaient précédé et, certainement, à tous ceux qui suivraient. L'on avait enterré Noël et une année de plus dans la vie de Théophraste Sentiero. Demain serait un autre jour.



Né à Aix-en-Provence, où il réside, **JEAN-PAUL DELFINO** est scénariste et auteur d'une vingtaine de romans dont *Les Voyages de sable* (prix des romancières 2019) et *Assassins !*, son dernier ouvrage, récompensé par l'étoile du meilleur roman français 2019 décernée par *Le Parisien-Aujourd'hui en France*.

Jean-Paul Delfino, *L'Homme qui marche*
Roman

272 pages | ISBN 978-2-35087-755-6 | 19 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2021 | www.heloisedormesson.com